

Les cocottes bleues

Jeanne Yliss

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN numérique : 978-2-9586119-4-1

Dépôt légal : octobre 2023

Édition Indépendante

Jeanne YLISS-12450 LUC

Photo couverture : Caroline, Graphisme LOR

Relecture et correction : Sophie RUAUD

© Jeanne Yliss 2023

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Fragments d'une vérité cachée

Posée sur le lit, ma valise végète. Béante. Prête pour traverser la France. Ma main tremble en atteignant l'armure que j'ai choisi de porter. Un tailleur noir. Glacial. Rigide. À l'image de mon cœur. Je l'effleure. Un goût de bile acidifie ma gorge. Une partie de moi – une voix lointaine et étouffée – sait que je dois y aller. Que je dois affronter le monstre qui m'a tout arraché. Sur le tissu, un amas de comprimés. Plus d'un an que je survis grâce à ces capsules chimiques dans l'attente de ce jour. Dans l'attente de demain. Je vais y arriver. Il le faut.

La fermeture de la valise résiste. Mes doigts engourdis par les médicaments peinent à saisir le curseur. Je m'acharne sur ce bout de métal solide, froid. Laisse mes paupières retomber. Me concentre pour maîtriser mes tremblements. Respire aussi bruyamment que si j'avais couru un marathon. Mon autre main rejoint la première pour agripper le curseur avec une détermination désespérée. À elles deux, elles arrachent quelques centimètres de fermeture. Chaque dent qui s'imbrique dans l'autre résonne dans ma tête comme un glas sinistre. Comme si elles traçaient mon destin. Traçaient demain.

Demain... la suite inéluctable d'un hier à jamais anéanti.

Mes parents ont réservé un hôtel à quelques rues du tribunal. Tout est prêt, organisé, précis. Je saisis la poignée. Chancelle sous la charge de cette valise pourtant légère. Avance vers la sortie. Mes jambes en coton flageolent. Chaque muscle de mon corps semble protester. Une révolte silencieuse qui me supplie de retourner au lit. De m'épargner l'agonie qui m'attend. Puisque les dés sont jetés. Malgré tout, j'insiste. J'espère. Je m'agrippe au cadre de la porte pour me stabiliser. Pour équilibrer le poids du vide d'un côté et celui de la valise famélique de l'autre. Je fais quelques pas titubants dans le couloir.

— Tu es prête ? demande ma mère.

Lentement, je hoche la tête. Dans ses yeux brille la lueur de l'inquiétude. Et de la douleur. Son menton tremblote. Mon père, notre pilier, nous rejoint.

— On peut y aller, murmure-t-il.

Une vague de vertige me submerge. J'essaie de me concentrer. De me raccrocher à quelque chose. À la poignée de cette maigre valise. Pourtant, les murs continuent à tanguer. De nouveau, je vacille. Je n'ai plus de forces. Mes genoux cèdent. Je suis en chute libre vers le sol. Une chute lente. Interminable. Que je n'essaie pas d'arrêter. J'entends déjà le bruit sourd que fera mon corps en s'écrasant sur le carrelage glacé. Je peux presque sentir la froideur des carreaux qui traverse mes vêtements. La rudesse du dallage contre mes os qui se briseront dans un craquement. Pourtant, avant que je ne l'atteigne, des bras familiers me rattrapent.

— Tu devrais rester ici, conseille mon père.

— Nous le ferons pour toi, ajoute ma mère.

Je veux protester, insister sur le fait que je *dois* me présenter au procès. Mais ma langue est lourde. Mes pensées trop embrouillées. À l'image de mon corps. Poupée de chiffon molle et ballante entre les bras de mon père. Spectatrice impuissante de mon propre effondrement.

Alors, je me rends à l'évidence. Je suis trop faible. Trop brisée pour affronter ce qui m'attend. Mes parents me soutiennent chacun d'un côté pour me conduire dans mon refuge. Mes pieds flottent au-dessus du sol en des mouvements automatiques.

— Non.

D'une voix pâteuse, je parviens enfin à protester. Je me cramponne au bord de la commode. Ses arêtes anguleuses creusent la chair tendre de ma paume. Une sensation presque coupante. Chaque fibre de mon être se concentre sur cette pression. Pour dissiper le brouillard. Toutefois, sans le soutien de ma famille, je m'effondrerais. Malgré ma lutte, le monde autour de moi s'incline. Alors, je fais de même. Je me laisse porter jusqu'à mon lit.

C'est mon combat. Pas celui de mes parents. Pourtant, je me révèle incapable de le mener. Ma mère, qui s'est absentée, revient avec une bouteille d'eau et d'autres médicaments. Elle me caresse le front. Des larmes silencieuses tracent des traits translucides sur ses joues.

— On y va. Tu as tout ce qu'il faut, m'assure-t-elle.

— Appelle-nous si ça ne va pas, ajoute mon père.

*

Il fait nuit. Est-ce le soir ? Le matin ? Je suis allongée là et les limites du monde se brouillent autour de moi. Les antidépresseurs et les somnifères m'ont entraînée dans une torpeur écrasante. Les murs de ma chambre semblent à la fois trop proches et terriblement éloignés. Je perçois le matelas qui s'affaisse lorsque maman s'assied. Son hésitation dans le mouvement me tire momentanément de ma léthargie. Je peux presque sentir la tension qu'elle dégage, comme une onde électrique qui parcourt l'air. Quelque chose s'apprête à changer. Et pas en bien.

— Chérie... murmure-t-elle.

Sa voix trahit une peine non dite. Je m'efforce de sortir de la brume qui opacifie mes pensées.

— Le procès... il est fini.

Le procès. Je n'aurais pas dû être ici, perdue dans un brouillard chimique. J'aurais dû être là-bas. Traverser la France. M'asseoir en face de lui. Regarder cette ordure droit dans les yeux. Lui cracher à la gueule. Lui hurler ma haine. Le rouer de coups. Le poignarder. Le faire souffrir comme il me fait souffrir. L'entendre me supplier.

— Il a été condamné à une année de sursis probatoire, confesse-t-elle à voix basse, comme si le fait de le chuchoter pouvait adoucir l'impact de la sentence.

Une année de sursis probatoire. Autant dire, rien. Une nausée me saisit. Je me redresse lentement contre les oreillers. Les mots flottent autour de moi. Distant. Presque irréels. C'est donc ça, la justice ? Une simple année de surveillance ? Un avertissement à peine audible ? Une vie exterminée contre une année de sursis probatoire. Pendant que lui va rire, aimer, travailler, avancer, moi je vais crever. À petit feu. En gémissant. Je suis condamnée à vie, moi, l'innocente. Et lui, le coupable, n'est sanctionné de rien. RIEN. Une sentence cruelle. Tranchante. Je ressens une douleur sourde dans ma poitrine. Un poids écrasant qui m'ôte le souffle.

Le changement est là : celui de l'Injustice. De l'Impunité.

J'ai envie de hurler. De hurler ma haine. Ma colère. Toutefois, je me découvre impuissante. Incapable de réagir. Anesthésié par les médicaments, mon esprit refuse de riposter à cette nouvelle dégueulasse. Je devrais me lever. Aller me battre. Au lieu de ça, je me rallonge, les yeux perdus dans l'immensité de la nuit qui filtre par la fenêtre. Maman caresse doucement ma main. Un geste de réconfort qui ne parvient pas à éteindre ma peine. J'entends des pas. Ceux de papa. Je tourne la tête dans sa direction. Les épaules voûtées, il se tient dans l'encadrement de la porte. La lumière du couloir pénètre dans ma chambre et éclaire son visage ravagé qui me fixe, tordu par la souffrance.

— Je suis désolé.

Un sanglot étouffe ses mots. Il s'enfuit. Incapable de supporter davantage mon regard. Mes parents ont fait tout ce qu'ils ont pu pour me soutenir. Et cette fois, ça n'a pas été assez.

Ma mère caresse mon front. Puis s'éclipse. Instinctivement ma main se dirige vers les boîtes entassées sur mon chevet. J'engloutis mes médicaments sans savoir si c'est leur heure. Je sombre.

Septembre

Les gouttes de pluie martèlent le toit de la Mini Cooper. Elles résonnent dans l'habitacle telle une plainte sourde et régulière. Les essuie-glaces peinent à évacuer l'eau qui ruisselle sur le pare-brise, tandis qu'un éclair fissure le ciel de ses stries violacées, dans un grondement fracassant. À cette heure de pointe, un orage ralentit la circulation. Les nuages assombrissent le décor. Les ongles vernis d'Angèle pianotent sur le volant sans qu'elle en ait conscience. Elle consulte sa montre : elle a quitté la mairie depuis cinq minutes et elle n'a même pas parcouru un kilomètre.

Elle oriente le rétroviseur intérieur vers elle et entreprend de peigner de ses doigts ses cheveux châtain et méchés qu'elle porte courts. Puis elle lisse ses paupières inférieures, ses lèvres, cherchant une distraction, et remet le rétroviseur en place.

Elle saisit son téléphone, relit ses notes au sujet de sa présentation professionnelle du lendemain. Tout est parfait. Elle le sait. Cependant, contrôler une énième fois la rassure. Il suffit d'un moment d'inattention pour que tout bascule. À vingt-huit ans, elle occupe depuis quelques semaines le poste de chef de cabinet du maire d'Albi. Elle doit faire ses preuves, montrer qu'elle mérite cette ascension. Surtout en cette période électorale, propice aux coups bas et aux tensions en tout genre. Elle peut en devenir victime à tout moment, le maire l'a prévenue.

Rassurée sur la qualité de son travail, elle hésite. Elle envisage de composer un message à destination de Léo, comme autrefois. Un « je t'aime », un « hâte de te retrouver », mais ses doigts restent suspendus au-dessus des touches. Ça n'aurait pas de sens. Son cœur se serre. Leur complicité lui manque.

Angèle range son téléphone, puis se tord le cou jusqu'à frôler la vitre du conducteur pour tenter de scruter l'horizon. Celui-ci se résume à une enfilade de carrosseries qui luisent sous la pluie. Dès que cela se montre possible, elle accélère. Elle jette un nouveau coup d'œil rapide à sa montre : dix minutes perdues. Angèle rentre souvent au-delà de l'horaire convenu, quasiment tous les jours. Elle se donne corps et âme à son emploi. La jeune étudiante qui garde Rose a besoin d'argent tout en ayant pas mal de temps libre. Chacune y trouve son compte. Cependant, elle a hâte de retrouver sa fille. Elle s'inquiète pour elle.

*

Allongée sur le canapé, Rose larmoie.

— Maman va bientôt arriver, la rassure Clara en lui effleurant la joue.

— J'ai trop bobo.

La porte d'entrée claque, avertissant du retour d'Angèle, ce qui reconforte l'étudiante. Elle attend qu'elle les rejoigne au salon.

— Rose ne se sent pas bien, elle se plaint du ventre, l'informe Clara dès qu'elle pénètre dans la pièce.

— Elle a vomi ? Elle a de la fièvre ?

— Non, non.

— Mon petit chat...

Angèle s'assied aux côtés de sa fille, enveloppée dans une couverture, et la cajole. Rose se tortille, se cramponne à son abdomen noué par la douleur. Les boucles châtain clair de ses cheveux en bataille voilent partiellement son visage crispé. Les yeux plissés d'inquiétude, Angèle lui caresse le front pour vérifier sa température.

— J'ai trop bobo.

— Je sais, mon chat, je vais m'occuper de toi.

Angèle relève son regard vers Clara qui patiente au bout du canapé.

— Elle allait bien quand tu l'as récupérée à l'école ?

— Je pense, personne ne m'a rien signalé.

— Qu'est-ce qu'elle a mangé à midi ?

— Je, euh...

Dans un sursaut de génie, l'étudiante cherche le cahier de liaison dans le cartable. Les menus sont collés à l'intérieur à chaque début de mois.

— Des pâtes avec des petits pois et du steak haché.

Angèle fronce les sourcils. Elle ne relève rien de répréhensible dans ce repas. Rien, en tout cas, qui puisse justifier des douleurs.

— Et ce soir, elle a mangé ?

— Non, elle n'avait pas faim. Mais elle a bien goûté. Un yaourt, des bouts de pomme et un seul biscuit.

Angèle hoche la tête.

— Je peux y aller ? demande Clara tout en rangeant le cahier dans le cartable.

— Oui. Je te tiens au courant pour demain, je ne sais pas encore si Rose ira à l'école. Merci !

À presque trois ans, Rose pousse telle que sa mère l'avait toujours imaginée : vive, belle, avec de jolies anglaises, des yeux noisette semblables aux siens. Angèle a suivi son développement psychomoteur et langagier stylo en main. Avec satisfaction, elle a noté dans un cahier chaque accomplissement, chaque palier dépassé. Rose évolue parfaitement. Elle a intégré la maternelle dans un établissement privé au début du mois, cependant Angèle ne sait pas trop qu'en penser. La semaine précédente, Rose est rentrée avec sa robe déchirée. De temps à autre, quelques cauchemars troublent son sommeil jusqu'alors irréprochable. Et cela fait la deuxième fois qu'elle se plaint de maux de ventre. Angèle estime que ce sont beaucoup d'évènements en quinze jours d'école.

Ils vivent dans un quartier résidentiel. Le genre d'endroit où chaque maison dispose d'un jardin suffisamment spacieux pour protéger ses habitants des yeux et des oreilles des voisins. Le genre d'endroit où l'on pourrait enterrer un cadavre sous sa pelouse tirée au cordeau sans que personne s'en rende compte, s'amuse à dire Léo. Néanmoins, dans tout arrondissement, il y a des caïds qui se croient tout permis. Se pourrait-il que son petit chat se fasse chahuter dans la cour d'école par une horde de sauvageons ? C'est exactement pour ce genre de raison qu'elle avait refusé de la confier à une crèche et avait choisi une assistante maternelle. Il va falloir qu'elle trouve du temps pour rencontrer sa maîtresse afin d'évaluer l'adaptation de Rose.

Après le départ de Clara, Angèle décide d'inspecter l'armoire à pharmacie, à la recherche

d'un médicament qui puisse soulager sa fille. Elle s'empare de paracétamol, qui lui semble le plus indiqué.

— Écoute, mon chat, voilà ce qu'on va faire. Tu te reposes sur le canapé pendant que je cuisine, ensuite tu iras au dodo. Si ça ne va pas mieux demain matin, je t'emmènerai chez le docteur. D'accord ?

Rose approuve d'un signe de tête, tout en tétant le coin du plaid pour se réconforter. Exceptionnellement, Angèle allume la télévision sur une chaîne consacrée aux dessins animés pour tout-petits. La soirée est bien entamée, Rose devrait aller dormir. Toutefois, il paraît peu probable qu'elle se rende à l'école le lendemain. Angèle l'embrasse.

— Je vais préparer à manger, tu m'appelles si tu as besoin.

Avant de sortir de la pièce, elle éteint la lumière, puis se retourne une dernière fois en direction de sa fille. Plongée dans une semi-obscurité, Rose est éclairée par la danse de l'écran bleuté. Déjà douchée et en tenue de nuit, elle semble apaisée, prête à somnoler.

Angèle file en cuisine où elle débouche une bouteille de vin rouge. Elle remplit un grand verre à pied et pousse un soupir de soulagement lorsqu'elle savoure la première gorgée, yeux fermés. Elle revêt un tablier pour éviter de tacher son pantalon beige à pinces, surmonté d'un chemisier fluide bleu foncé. Rien que du très classique. Des valeurs sûres. Elle tire du placard une conserve de pois chiches qu'elle rince et prépare en salade avec des tomates, un reste de quinoa et des œufs durs.

L'orage s'est calmé, il n'en subsiste que les stigmates : moiteur et lourdeur. Elle ouvre la baie vitrée qui sépare la cuisine de la terrasse. Aussitôt, les effluves enivrants du jasmin pénètrent dans la pièce et chatouillent ses narines. Planté dans un énorme pot en terre cuite, il grimpe le long du mur, à côté de la pergola. Encore gorgés d'eau, les pétales blancs luisent sous les rares reflets pourpres d'un soleil qui tente de s'imposer avant de disparaître pour la nuit. Angèle décide de s'offrir un instant de répit. Elle se sert une rasade généreuse puis s'installe dans le salon de jardin aux coussins moelleux. Ballerines posées sur la table basse, elle allume une cigarette dont le bout incandescent éclaire faiblement les contours flous de l'obscurité qui commence à l'envelopper.

Croustille vient se pelotonner sur ses cuisses, ses yeux verts étincelants la fixent. Lentement, elle laisse ses doigts se promener dans son pelage roux. Bercée par ses ronrons, la jeune femme sent ses épaules s'affaisser. Les arbres élancés qui entourent le parc ne lui permettent pas de voir au-delà de leur espace. Elle profite du calme, dans l'écrin qu'ils ont fait bâtir, Léo et elle, voilà à peine un an. Ils se sont engagés avec un crédit sur trente ans, doivent faire l'impasse sur certains loisirs. Cela ne les a pas empêchés de signer avec un sourire victorieux. Essentiellement grâce à l'aide financière des parents d'Angèle.

Cette dernière observe les volutes s'échapper de sa cigarette. Elle fixe la petite lumière rougissante, seul point brillant dans l'obscurité. Elle savoure ce moment de relâche.

La porte d'entrée claque. Aussitôt, Angèle sursaute, réveillant Croustille qui bondit à terre. Elle se redresse, écrase le mégot dans le cendrier et rentre, suivie de près par son chat.

Angèle dépose son verre sur le comptoir avant de rejoindre Léo au salon. Il embrasse Rose qui s'est endormie et tire sur ses boucles. La petite adore quand son papa fait cela.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Maux de ventre, explique-t-elle. Deux fois en dix jours.

— Aïe ! dit-il en effleurant les lèvres de son épouse d'un baiser furtif.

Angèle se raidit, alors qu'une vague de tristesse l'envahit. Elle s'éloigne de lui, retourne dans la cuisine où elle saisit son verre pour puiser un réconfort éphémère dans son contenu. Elle le vide d'un seul trait et avale sa peine en même temps que le nectar.

— Tu ne trouves pas ça inquiétant ? demande-t-elle à son mari qui l'a suivie.

— Bah, quoi de plus normal que des maux de ventre chez un enfant ?

La jeune femme le sonde. Le flegme de son époux la déroute.

— C'est incroyable, on dirait que rien ne t'affecte jamais.

Léo soupire.

— Je vais me changer.

— C'est ça !

— Angèle, murmure Léo qui s'est approché d'elle et l'a prise par la taille, je t'aime, tu sais. Elle se dégage de son étreinte.

— Comment veux-tu que je te croie ?

— Si tu ne nous aides pas, on n'y arrivera pas.

Les traits d'Angèle s'obscurcissent.

— Je fais ce que je peux, se justifie-t-elle d'une voix tremblante.

Lorsque les bruits de pas indiquent que Léo a atteint l'étage, elle laisse couler quelques larmes, incapable de contenir sa peine. D'un geste lent, elle les essuie. Elle devrait pouvoir avancer sans lui. Sans ses propres parents, aussi. Elle renifle, vérifie son reflet que lui renvoient les baies vitrées. Pour s'apaiser, elle retourne voir Rose. Elle pose la main sur son crâne. Pas de fièvre. La fillette sommeille, comme si la douleur l'avait délaissée.

— Mon petit chat, susurre Angèle en collant son front contre celui de Rose.

Si elle ne risquait pas de la réveiller, elle la prendrait contre elle et la serrerait fort pour se remplir de sa présence. Elle l'observe un moment et décide de la laisser dormir sur le canapé. Elle ferme la porte vitrée à galandage qui sépare le salon de la cuisine, puis assaisonne la salade et se sert un autre verre de vin. Se sachant seule, elle dérobe une poignée de pistaches décortiquées dans un sachet ouvert, dissimulé au fin fond du plus haut placard. Elle les croque rapidement avant de déglutir tout en réfléchissant à l'organisation du lendemain si Rose devait rester au domicile. Le glissement de la porte l'extrait de ses pensées.

— La journée a été bonne ? demande Léo.

Il a troqué sa chemise et son costume contre un jean et un polo. Angèle passe furtivement sa main sur ses lèvres pour effacer les traces éventuelles de pistaches. Elle hausse les épaules. *Pour ce que tu en as à faire de mon travail !*

— Ni plus ni moins.

Léo met le couvert tandis qu'elle s'affaire à nettoyer l'évier parfaitement propre.

— On fait comment, demain, si Rose ne va pas en classe ? demande-t-il.

— On prend un repos pour enfant malade. La dernière fois, c'était moi, donc, c'est à ton tour.

— Angèle ! Je ne peux pas, j'ai des rendez-vous très importants toute la journée.

— Moi aussi, figure-toi. Arrête de croire que seul ton travail est essentiel.

Elle s'assied sur un tabouret, se sert une part de salade et commence à manger. Léo constate que la bouteille est déjà vidée de plus de la moitié. Le bouchon traîne encore sur le comptoir, il devine qu'elle a été ouverte aujourd'hui. Il remplit son verre d'eau gazeuse, puis propose du vin à son épouse qui accepte. Il en profite pour chercher une piste de négociation.

Chef de secteur d'un hypermarché, il sera appelé à évoluer au sein de l'enseigne qu'il souhaite conquérir jusqu'aux plus hautes sphères. Il se projette à la direction du groupe et s'emploie à entretenir l'image qui colle à la fonction, grâce à l'argent des parents d'Angèle. Leur donation a permis au jeune couple de s'offrir plus qu'il n'aurait pu : piscine, grandes baies vitrées, parquet en bois massif dans les pièces où ils reçoivent, imitation marbre dans les salles de bains et fausse céramique dans la cuisine. Léo n'a rien voulu se refuser, par conséquent, malgré la donation, le remboursement des traites de cette maison engloutit une part substantielle de leurs salaires. Mais Léo est convaincu que son salaire ne fera que croître. Pour parvenir au sommet, il se doit de travailler d'arrache-pied. Encore plus qu'Angèle, qui compte, elle aussi, assouvir ses ambitions.

— Chérie, combien de congés pour enfant malade as-tu pris ?

— Un. Et toi, zéro.

— Je sais, je sais. Ce que je veux dire, c'est que tu n'as pas non plus été absente plusieurs fois pour garder Rose, donc...

— Parce que j'ai toujours trouvé des solutions, en sollicitant ma mère ou Clara. Mais là, ce n'est pas possible. Il ne me paraît pas anormal que tu fasses ta part.

Léo avale sa bouchée, s'essuie avec sa serviette puis contre-attaque d'une voix qu'il espère douce et ferme.

— Merci pour tout ce que tu fais. Je te promets que j'assurerai les deux prochaines fois en compensation. Mais pas demain. Je ne peux *vraiment* pas. Comprends-le. Ne me mets pas les bâtons dans les roues au boulot. Tu sais que je tiens à rembourser ma part et que je désire t'offrir davantage, dit-il en désignant leur environnement. Et on ne peut pas toujours faire appel au porte-monnaie de tes parents.

Angèle soupire. Les possibilités de Léo de monter les échelons et d'accroître leurs revenus dépassent les siennes.

— D'accord, capitule-t-elle.

Elle se lève, légèrement titubante, jette le reste de son assiette à la poubelle. Elle a bu plus qu'elle n'a mangé.

— Je vais me coucher. Tu porteras Rose jusqu'à sa chambre.

Satisfait d'avoir remporté la partie, Léo ne prend pas la peine de lui répondre. À peine sa femme est-elle sortie de la pièce qu'il saisit son téléphone et pianote dessus tout en picorant. Cette fois encore, il a gagné, même s'il ne s'est pas montré honnête dans ses arguments. Ses ambitions profondes se focalisent plus sur des aspirations personnelles que sur l'avenir du

couple. Cependant, Angèle a besoin d'y croire. Qu'est-ce qu'il y peut si son épouse l'adore ? À tel point qu'il ne doute pas que, tôt ou tard, elle reviendra à la raison et effacera les traces de sa tromperie. Sans ce fichu contrat de mariage et cette clause stupide, il ne serait pas pris au piège. Il consulte le message qu'il vient de recevoir. Il réprime le sourire qui tente de se dessiner. Relève la tête. Regarde autour de lui. Tape une brève réponse. L'expédie. L'efface. Ils étaient pourtant convenus de ne plus s'envoyer de SMS. Une mise au point s'impose.

Angèle s'accroupit au pied du canapé où Rose dort toujours. Son petit corps tout chaud se découpe sous le plaid, ses joues sont rondes et roses comme deux pommes. Elle se penche pour l'embrasser sur le front, effleure ses cheveux bouclés de ses doigts. Rose lâche un soupir d'aise, gigote un peu. Angèle retire ses doigts de peur de la réveiller. Elle éteint la télévision et, avant de quitter la pièce, ne peut s'empêcher de jeter un œil dans la cuisine. Léo est absorbé par son téléphone. Le cœur d'Angèle se serre, accompagné d'un nœud qui enfle dans sa gorge.

Ils connaissaient le bonheur, avant. Elle se réjouissait à l'idée de voir leur chair se flétrir, leur énergie mollir, leur vue s'amoindrir côte à côte. Parce qu'ensemble, ils avaient prévu de briller durant des décennies. Mais il a tout gâché. Cependant, elle ne parvient pas à imaginer une vie sans lui. Elle se dit qu'avec le temps, peut-être, le goût de bile qui tapisse son palais et la boule qui s'est emparée de sa gorge finiront par s'évanouir. Alors, elle accepte d'endosser les cornes invisibles de la cocue de service. Des cornes lourdes de poids et de conséquences qui lui lacèrent le bide à tout instant.

— En pleine discussion avec ta pouffe ? dit-elle en ouvrant la porte brusquement.

Léo sursaute et laisse tomber son portable sur le comptoir. Sourire narquois, il lui tend son téléphone. Une page de son hebdomadaire favori s'affiche.

— Complètement ! rétorque-t-il.

Angèle se mord la joue. Elle se giflerait, mais c'est plus fort qu'elle, elle ne parvient plus à lui faire confiance.

— Désolée, marmonne-t-elle.

D'un air de défi, Léo la fixe.

— OK, j'ai commis une erreur. Mais va falloir que tu arrêtes ta paranoïa.

Angèle hésite, fait un pas vers lui. Puis renonce. Elle préfère être seule. Léo la regarde quitter la pièce en se félicitant intérieurement.

Angèle ouvre les paupières avant que le réveil ne sonne. Le soleil peine à se lever. Un ciel sombre témoigne des stigmates de la veille. Léo se douche tandis qu'elle s'étire et organise mentalement sa journée de télétravail. Même si elle doit rester à son domicile, hors de question de mettre son activité en pause. Le maire a besoin d'elle. À peine a-t-elle posé un pied à terre que Rose pénètre dans leur chambre, suivie de près par Croustille. Ce dernier aime s'inviter dans le lit de sa maîtresse dès qu'il le peut. La fillette lui saute dans les bras, son doudou dans la bouche.

— Mais qu'est-ce que tu fais là, mon petit chat ? Tu n'as plus sommeil ?

Rose secoue ses boucles.

— Et ce bobo au ventre, il est parti ? demande Angèle en caressant Croustille qui attend sa ration de câlins matinaux.

— Oui.

— Très bien, je t'emmène à l'école ! Allez, zou, on va se préparer.

Elle l'entraîne par la main vers la cuisine où elle met le lait à chauffer, remplit le bol de céréales, sert un jus d'orange frais à Rose et enclenche la machine à expresso. L'odeur du café embaume peu à peu la pièce tandis que la fillette s'installe à sa place. Les yeux ensommeillés, elle étouffe un bâillement. Angèle ne peut s'empêcher de la couvrir de baisers. Un peu grognon au réveil, Rose lui demande d'arrêter ; la jeune mère capitule. Elle lui sert le lait chaud et sort. Depuis la terrasse, où elle fume une cigarette café en main, elle observe amoureusement Rose qui mange ses céréales chocolatées. Elle est parcourue de frissons. L'été indien paraît s'être évaporé, des nuages bas et lourds voguent au-dessus d'elle. Elle pose son mug pour se frictionner les épaules.

Manches de sa chemise retroussées sur ses avant-bras, pantalon de costume ajusté, Léo les rejoint d'un pas décidé, plongé dans une vidéo de débat politique sur son portable. Dès le lever, il semble prêt à conquérir le monde. Il embrasse distraitement Rose sur la tête tout en prenant sa tasse de café. Il s'assied à côté de sa fille et coupe des tranches de pain qu'il beurre avant de les tremper dans sa tasse, sans lâcher la vidéo des yeux. Depuis son poste d'observation, Angèle imagine les traces jaunâtres et poisseuses qui se répandent dans le noir de la boisson, les miettes qui gisent à sa surface. Elle n'a jamais faim le matin. La seule pensée de sa drogue caféinée souillée l'écœure. Personne ne parle et, sans la bande-son qui s'échappe du téléphone de Léo, le silence les étoufferait.

Angèle rentre et ferme la baie vitrée derrière elle.

— Rose va mieux, elle va pouvoir aller à l'école.

Le père fronce les sourcils avant de lâcher :

— Ah, super !

— Tu avais oublié ?

Léo met sa vidéo sur pause.

— Non, je n'avais pas oublié, je pensais à autre chose.

Elle sait que chez son mari, la carrière occupe quatre-vingt-dix pour cent de ses réflexions.

Elle évite de se demander à quoi – ou plutôt à qui – il songe les dix pour cent restants.

— J’ai décidé d’accompagner Rose jusqu’à sa classe pour faire le point avec sa maîtresse. Je voudrais m’assurer que tout se passe bien pour elle.

Même s’il ne voit pas où est le souci, Léo s’abstient de partager son point de vue. Si ça lui chante de perdre son temps avec des incidents enfantins sans importance, qu’à cela ne tienne. Lui a mieux à faire. Faisant mine de s’intéresser à la situation, il demande :

— À quelle heure tu y vas ?

— À 8 h 30.

Habituellement, Angèle dépose Rose à la garderie du matin où Clara la récupère le soir, car ses journées professionnelles démarrent à l’heure où la classe commence. Elle a prévenu Jean, le maire, que, finalement, elle viendrait travailler, mais arriverait en retard.

— Je suis désolé, ma chérie, je ne pourrai pas t’accompagner. Ma première réunion est prévue à 8 h.

Et elle lui semble plus importante que les problèmes fantasmagoriques d’un enfant d’à peine trois ans. Il envoie un sourire navré à son épouse puis relance sa vidéo. Que d’histoires pour pas grand-chose ! À croire qu’Angèle s’imagine qu’elle pourra protéger leur fille contre toutes les affres de la vie. Si elle-même avait été moins couvée, elle ne gesticulerait pas inutilement au moindre bobo de Rose.

*

Angèle tient fermement la main de Rose et observe l’agitation autour d’elles. Les cris des élèves résonnent dans l’air comme un chœur joyeux et innocent. Ils chahutent, se poursuivent, jouent au ballon ou à la marelle. Elle se dirige vers l’aile du bâtiment réservée aux petites sections. Les murs extérieurs sont peints en jaune vif, des fresques colorées qui représentent des lapins et des oursons en train de glisser sur un toboggan confèrent au lieu une atmosphère gaie et chaleureuse.

La cloche n’a pas encore retenti. Mathilde, la maîtresse de Rose, attend dans la classe pour accueillir les écoliers qui ne vont pas à la garderie. Les deux femmes se sont croisées lors de la rentrée et la semaine suivante au cours de la réunion d’information. Angèle ne la trouve pas très avenante avec les parents. Néanmoins, elle sait comment s’y prendre avec ses jeunes élèves. Dès le premier jour, elle a apaisé les enfants déroutés par cette rentrée, rassuré les adultes inquiets. *Presque* tous les adultes. Angèle se montrait plus stressée que les autres, aux côtés d’un Léo qui ne cessait de consulter sa montre.

— Madame Fabre, bonjour ! la salue l’enseignante lorsqu’elles pénètrent dans la salle.

Angèle l’informe qu’elle souhaite l’entretenir d’un problème. Mathilde regarde la grosse pendule accrochée au-dessus de son bureau.

— C’est-à-dire que ça va bientôt sonner.

— Je ne serai pas longue, je vous le promets. S’il vous plaît ! insiste Angèle, mains en prière devant sa poitrine.

— Bien, consent Mathilde.

Angèle la gratifie d’un sourire puis va aider Rose à suspendre son cartable et son manteau à l’anneau qui indique son prénom au fond de la classe. Elle revient vers l’institutrice et sa fille rejoint une camarade au coin dînnette.

— Je vous écoute, dit Mathilde qui ne l'invite pas à s'asseoir pour éviter qu'elle ne s'attarde.

Angèle expose les problèmes rencontrés avec Rose à une enseignante quelque peu perplexe. Déjà, le jour de la rentrée, elle avait trouvé Angèle plutôt méfiante. Idem lors de la réunion de présentation. La jeune mère avait posé des questions qui laissaient penser qu'elle craignait pour la sécurité de son enfant ! Mathilde et Louise, l'ASEM¹, s'étaient montrées rassurantes : elles exerçaient depuis plusieurs années et connaissaient parfaitement leur métier.

— Rose me paraît à l'aise dans le groupe, elle joue avec les autres élèves. Elle ne s'est jamais plainte de maux de ventre.

— Et sa robe déchirée ?

— Comme dans toutes les classes, il y a des éléments turbulents. On n'est pas à l'abri d'une bousculade, d'un coup, d'une morsure.

— Des troubles du comportement en petite section ? s'étonne Angèle.

— Surtout en petite section ! Pour certains, c'est leur première séparation d'avec leurs parents. Ils doivent apprendre d'autres règles de vie, comment gérer les interactions de groupe.

— Donc, vous ne savez pas comment Rose a pu se retrouver avec un vêtement abîmé ?

L'enseignante admet qu'elle l'ignore et propose de demander à l'ASEM lorsqu'elle les rejoindra. Louise ne tarde pas à arriver, accompagnée des enfants inscrits à la garderie. Elle les salue avec chaleur. Un sentiment de familiarité s'éveille chez Angèle dès qu'elle l'aperçoit. Sans doute un mix de ressemblance avec Kylie Minogue et Angèle – la chanteuse – : filiforme et de petite taille, des cheveux blonds et d'immenses yeux marron-vert. Toujours souriante et affable lorsqu'elle dépose Rose à la garderie le matin. Fort heureusement, elle ne maîtrise pas l'art de valoriser ses atouts : pas de maquillage, pas de bijoux à l'exception d'un pendentif à la forme étrange, des vêtements difformes. Sinon, elle aurait rayonné d'une attirance redoutable qui aurait exaspéré toutes les mères de famille.

Mathilde explique la situation à Louise et la laisse avec Angèle, le temps d'aider certains enfants à accrocher leurs affaires à l'emplacement qui leur est réservé.

— Je n'ai pas vu ce qui s'était passé et Rose n'a pas su me dire comment elle avait déchiré sa robe, rapporte Louise.

— Mais comment ça se fait ?

L'enseignante qui écoute d'une oreille décide de voler au secours de l'ASEM.

— Madame Fabre, nous avons vingt-huit enfants sous notre surveillance et nous sommes deux. Nous ne pouvons pas avoir les yeux partout en même temps. Alors, oui, il se peut que parfois de petits incidents nous échappent, surtout si l'élève ne se plaint pas, ce qui a été le cas pour Rose. Il y a plein d'explications possibles : elle a pu l'accrocher quelque part, un autre enfant a pu tirer dessus.

— C'est peut-être Adam ? suggère Louise à l'enseignante.

— Adam ? demande Angèle, promenant son regard à la recherche du potentiel coupable.

— Il est un peu dissipé, mais Rose aime jouer avec lui. Il a peut-être déchiré sa robe sans le faire exprès, précise l'ASEM.

— Et ses maux de ventre ? Est-ce qu'elle vous en a déjà parlé ?

1. Agent spécialisé des écoles maternelles : il travaille auprès des professeurs dans des classes maternelles de l'enseignement privé.

— Non. Jamais. Je suis désolée, s'excuse Louise d'un air penaud.

Une élève les interrompt en pleurant. L'agitation qui commence à monter dans la classe met fin à la conversation.

— Je suis inquiète pour Rose, si vous pouviez surveiller que tout se passe bien pour elle. Peut-être que vous pourriez la garder à l'écart de ce... de cet Adam. Et prévenez-moi de tous les problèmes qu'elle pourrait rencontrer.

La maîtresse, qui a entendu la requête susurrée à Louise, intervient à nouveau :

— Oui, madame Fabre, nous y veillerons, réplique-t-elle tout en prenant la main de la petite fille qui sanglote. Mais on ne peut pas choisir les relations de Rose à sa place !

Louise envoie un sourire à la mère en guise de soutien. Angèle quitte les lieux, frustrée de ne pas avoir obtenu d'information concrète. Peut-être que Léo a raison, qu'elle en fait trop, mais son instinct maternel l'oblige à protéger leur enfant. Comme ses parents l'ont toujours fait pour elle.

Fin octobre

Angèle raccroche le téléphone : 18 h 23. Elle est en retard. Très en retard. Il lui faut entre vingt-deux et vingt-six minutes pour rejoindre sa voiture et se rendre à la maternelle dont la garderie ferme ses portes à 18 h 30. Elle revêt son manteau de laine, enroule son foulard autour de son cou, tout en éteignant les lumières.

Elle quitte rarement le bureau si tôt, mais aujourd'hui, une situation d'urgence l'y oblige. Elle doit récupérer Rose à l'école. Léo est en voyage pour affaires et Clara lui a annoncé la veille qu'elle arrêterait sa fonction de baby-sitter. Comme ça ! Sans préavis ! Angèle enrage.

« Voilà ce que c'est de payer quelqu'un au noir », avait rétorqué Léo. Aucun contrat ne les liait à la jeune fille, cependant, Angèle espérait qu'il existait au moins un accord moral. Elle n'avait jamais réussi à trouver une personne qui acceptait de garder Rose le soir tout en étant déclarée. Clara se révélait un pis-aller temporaire qui avait fini par s'inscrire dans la durée.

Leurs amis travaillent à un rythme aussi soutenu que le leur. Les parents d'Angèle vivent entre Albi et les bords de la Méditerranée où ils résident actuellement. Angèle n'est pas parvenue à dénicher une solution en moins de vingt-quatre heures, sa mère n'ayant pas pu se libérer. Elle passe la tête dans l'entrebâillement de la porte de Jean et, tapotant sa montre d'un index, chuchote « J'y vais ». Occupé au téléphone, le maire acquiesce d'un signe. Il a été absent toute la journée et Angèle n'a pas eu l'occasion de le prévenir. Il sait à quel point sa chef de cabinet se donne corps et âme à son travail. Si elle rentre plus tôt, il ne remet pas en doute le bien-fondé de cette décision.

— À demain, mime-t-il avec ses lèvres.

Angèle dévale les escaliers et se rue vers sa voiture. Bien que courte, la distance à parcourir lui fait prendre conscience qu'elle devrait arrêter la cigarette et reprendre le sport. Elle avait mis fin à cette sale manie qui apaisait ses angoisses lorsqu'elle était tombée enceinte. La promesse de ce nouveau départ l'euphorisait. Quand elle avait découvert la tromperie de Léo, durant l'été qui venait de s'écouler, la nicotine lui était apparue comme le refuge de référence.

*

Léo faisait griller des saucisses dans le jardin lorsque son téléphone avait bipé dans la cuisine, où Angèle préparait les légumes en chantonnant. Par réflexe, elle avait attrapé le portable de son mari pour le lui apporter. Elle avait interrompu net son gazouillis. Un texto salace s'était affiché suffisamment longtemps pour permettre à la jeune femme de le déchiffrer. Incapable de bouger, avec l'appareil qui tremblait légèrement dans sa main, signe de sa détresse intérieure. Blême, les lèvres réduites à un trait fin, elle avait perçu un nœud qui se formait dans son estomac, une sensation de contracture inconfortable. Pas ça. Pas eux. Pas lui. Puis elle s'était précipitée dans le jardin pour jeter le portable dans le barbecue. Plus pour tâcher d'effacer cette découverte que pour contrarier Léo.

— Mais tu es folle ! avait répliqué son mari en tentant de récupérer son trésor avec des pinces à grillade. Regarde ce que tu as fait ! s'était-il indigné.

Il était parvenu à retirer le téléphone des braises, dont une partie avait fondu. Sa réaction avait réveillé l'épouse écorchée.

— *Envie de sentir tes doigts se balader dans ma culotte humide*, avait-elle récité d'une voix blanche.

— Pardon ?

Pincés en l'air, portable accroché à leur bout, Léo ne comprenait rien aux propos de sa femme.

— Signé L. L comme « La salope » ou comme « La grosse pute » ? avait spéculé Angèle, dents serrées, des tremblements dans la gorge.

Léo s'était empressé de regarder tout autour de lui.

— Ce n'est pas ce que tu crois, avait-il baragouiné.

— Comment as-tu pu ? avait crié son épouse qui retrouvait peu à peu de la clarté dans ses pensées.

— Angèle, laisse-moi t'expliquer, avait-il tenté, en baissant d'un ton par réflexe, tout en s'approchant de sa femme.

Instinctivement, cette dernière avait reculé d'un pas.

— Chérie !

— Ah non ! Ne me fais pas en plus l'offense de me prendre pour une idiote.

Et dire que, la nuit précédente, ils avaient fait l'amour et, transpirant, repu, les endorphines en feu, Léo lui avait susurré ses sentiments pour elle sur toutes les octaves. Quel sombre connard ! À qui pensait-il vraiment ? Rose séjournait chez ses grands-parents, ils avaient pu laisser libre cours à leurs émotions. Une engueulade en bonne et due forme avait eu lieu, suivie de pleurs, de promesses et, depuis, de tentatives de réconciliation. Cependant, Angèle ne parvenait pas à surmonter cette épreuve. Elle n'arrivait pas à tirer un trait définitif sur la trahison de son époux qu'elle continuait d'aimer malgré tout. Elle avait besoin de temps pour faire le tri dans ses émotions et ses sentiments.

*

La sonnerie du téléphone retentit dans tout l'habitable par la voie du Bluetooth. *École* s'affiche. Devinant la raison de l'appel, Angèle décroche et se justifie sans permettre à son interlocuteur de s'exprimer :

— J'arrive ! Je suis là dans cinq minutes. Je suis désolée ! Vraiment désolée !

Angèle raccroche et fait rugir sa citadine, espérant gagner du temps dans le flot de travailleurs qui, comme elle, se pressent pour récupérer leurs enfants avant la fermeture des grilles. Elle déboule en trombe sur le parking vide de l'école, où elle freine brutalement. À peine le moteur coupé, elle descend de la Mini en claquant la porte. Elle accélère le pas dans les couloirs déserts jusqu'à la garderie. C'est la première fois qu'elle y vient le soir. Elle n'a pas le temps de s'attarder sur le décor bigarré : elle ne voit que sa fille. Assise sur une petite chaise d'écolière, elle sanglote, tandis que Louise, accroupie face à elle, la console. Inquiète, Angèle se précipite dans leur direction en prenant garde de ne pas se prendre les pieds dans les jouets encore éparpillés au sol, naviguant entre les tables en plastique aux couleurs intenses et

les différents espaces de jeux.

— Rose ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-elle.

Angèle se met au niveau de sa fille. Son genou est enroulé dans un pansement dont le tissu blanc laisse apparaître le rouge vif du sang. Des bouts de gaze dépassent de la bande de crêpe qui comprime la plaie.

— Je ne sais pas, répond Louise, confuse.

— Comment ça ?

— Je m'occupais du départ des derniers enfants et lorsque je suis revenue auprès de Rose, elle saignait. Je suppose qu'elle est tombée.

Angèle a pris la place de sa fille sur la minuscule chaise et l'a installée sur ses genoux pour pouvoir la cajoler. Elle embrasse ses boucles tout en questionnant l'ASEM qui s'est relevée et la domine du haut de sa petite taille.

— Ça pique, maman.

— Ça va aller, mon chaton, tente de la rassurer Angèle tout en la berçant. Pourquoi vous ne m'avez pas prévenue ?

— J'ai cherché à vous joindre après avoir soigné Rose. Vous ne m'avez pas laissée parler.

Angèle se sent ridicule. Elle est en retard, et, lors de la réunion de rentrée, l'enseignante avait expliqué que, passée l'heure de fermeture de la garderie, les enfants seraient conduits à la gendarmerie où les parents devraient les récupérer. Louise a eu la gentillesse de l'attendre et a contenu la plaie de Rose, tout en la réconfortant.

— Pardonnez mon mouvement d'humeur. J'ai eu une dure journée, et nous avons des problèmes avec la baby-sitter de Rose. Elle nous a donné sa démission sans préavis. Mon mari est en déplacement et j'avais des rendez-vous impossibles à annuler.

— Ça pique, maman, ça pique, insiste la fillette, les joues baignées de larmes.

Instinctivement, Angèle embrasse le bandage.

— Bisous magiques, ça ira mieux bientôt ! Vous avez désinfecté la plaie ?

— Oui.

— Elle n'est pas trop profonde ? Il ne faut pas des points ?

— Non, c'est superficiel.

Angèle pousse un grand soupir avant de se relever, Rose dans ses bras.

— Bien, merci. Bonne soirée.

Louise répond d'un hochement de tête. Rose veut lui faire un bisou avant de partir, l'ASEM se baisse et présente sa joue.

— Tu es courageuse, dit-elle avec un clin d'œil.

Angèle s'apprête à quitter la pièce avec sa fille, lorsqu'une idée la traverse.

— À tout hasard, vous ne connaîtriez pas quelqu'un qui pourrait s'occuper de Rose après l'école ?

Surprise, l'ASEM marque un temps d'hésitation.

— Je peux vous dépanner, mais seulement après la garderie. Si vous voulez.

Lundi, retour des vacances de la Toussaint

Les yeux rivés à l'écran de l'ordinateur, Angèle navigue entre l'horloge numérique, affichée en haut à droite, et le fichier sur lequel elle planche. Cette fois, elle ne peut pas se permettre d'arriver en retard. Elle a mis une alarme sur son téléphone pour être certaine de partir à temps. Lorsqu'elle sonne, Angèle enregistre son travail en cours, éteint l'ordinateur, retire ses lunettes et quitte aussitôt son poste.

Elle se gare sur le parking de l'école deux minutes avant la fermeture et se presse en direction de la garderie.

— Mon chat ! dit-elle à Rose qui se précipite vers elle.

Comme à son habitude, elle la fait tourner puis la couvre de baisers.

— Tu as passé une bonne journée ?

La petite fille hoche la tête vigoureusement, les yeux pétillants.

— Super ! s'exclame Angèle qui la repose au sol. On va...

Angèle sursaute et porte sa main à son cœur. Louise s'est matérialisée derrière elle, sans qu'elle l'entende approcher.

— Désolée, je ne voulais pas vous faire peur. Je suis prête !

— Non, c'est moi. Je suis un peu nerveuse en ce moment.

À la maison, la relation reste tendue. Au travail, la pression se fait croissante. La campagne électorale représente le terrain de jeu idéal pour prouver sa valeur, mais il est surtout celui des coups bas. Angèle est à fleur de peau. Elle doit demeurer vigilante, un trop-plein de stress et d'émotions négatives pourrait la faire dériver. Elle ne désire pas sombrer de nouveau. D'une main crispée, elle agrippe la bandoulière de son sac. De l'autre, elle entraîne Rose vers la sortie. L'ASEM verrouille toutes les portes derrière elles.

Tandis que Louise s'installe côté passager, Angèle l'examine. En aucun cas, elle ne séduira Léo, qui préfère les femmes distinguées, plus jeunes, avec des formes plus généreuses bien que minces. Enfin, elle l'espère, car seul un aveugle ne relèverait pas la beauté qui se cache derrière son masque de banalité. Cependant, elle est disponible, travailler avec les enfants constitue sa profession et Angèle n'a personne d'autre. Comme à son habitude, Rose a passé toutes les vacances de la Toussaint avec ses grands-parents maternels, entre leur domicile albigeois et la côte méditerranéenne. La jeune mère en a profité pour essayer de recruter quelqu'un. Louise n'est libre qu'après la garderie, ce qui oblige Rose à rentrer assez tard à la maison. Elle a donc déposé des annonces, interrogé son entourage. Même Léo s'est investi en sollicitant ses collègues du supermarché pour activer leur réseau respectif. Seules quatre personnes ont répondu : une venait d'accoucher et comptait travailler avec son bébé. La seconde parlait mal le français. Les horaires de la troisième s'avéraient incompatibles. La quatrième ne s'est pas présentée au rendez-vous et n'a pas prévenu. Lasse, Angèle a capitulé. Il lui fallait une solution rapide, Louise conviendrait.

Bien que cette dernière ait un véhicule personnel, elle se déplace régulièrement en bus ou à vélo. Angèle s'est débrouillée pour terminer plus tôt afin de la récupérer, lui faire visiter la maison et lui donner les indications sur ce qu'elle attend d'elle.

— Ça fait longtemps que vous travaillez dans cette école ?

— Depuis cette rentrée.

— Vous vous y plaisez ? L'ambiance est bonne ?

— Oui, vraiment ! La directrice est très à l'écoute et ça se sent dans la gestion.

Angèle freine pour s'arrêter au feu rouge.

— Et la maîtresse, dit-elle en baissant le ton, vous en pensez quoi ?

Louise tourne son visage vers elle et affiche un sourire taquin.

— Vous ne l'aimez pas, hein ?

Angèle s'empourpre et s'agite dans son siège.

— Détrompez-vous, se défend-elle. Tout se passe bien à l'école avec Rose ? demande-t-elle aussitôt pour changer de sujet.

— Parfaitement, c'est une élève très agréable.

— À la maison, elle se plaint régulièrement d'avoir mal au ventre. Est-ce le cas en classe aussi ?

— Non, comme je vous l'ai dit la dernière fois, on n'a pas de souci de ce genre.

— Elle s'entend bien avec les autres enfants ? Elle a des amis ? poursuit Angèle en redémarrant.

Louise part d'un rire clair.

— Quel interrogatoire !

Confuse, Angèle lui lance un rapide regard désolé.

— Ne vous inquiétez pas, je comprends. Moi-même, si je pouvais savoir comment se déroulent en détail les journées de mon fils, je ne m'en priverais pas ! Rose a quelques camarades. Mais à cet âge-là, on ne peut pas parler d'amitié.

— Vous avez un fils ! Comment s'appelle-t-il ?

— Enzo.

Angèle tressaille, donne involontairement un léger coup de volant avant de redresser sa trajectoire. Sa réaction n'échappe pas à Louise.

— Quelque chose ne va pas ? demande-t-elle tout en cherchant des yeux ce qui aurait pu la perturber.

— Non, rien du tout.

Louise l'observe du coin de l'œil. Même si la conductrice s'efforce de reprendre un air détendu, elle paraît crispée. Elle emprunte une route plus calme.

— Ici c'est l'arrêt auquel vous devrez attendre votre bus. Nous y sommes, c'est cette maison.

Le portail s'ouvre automatiquement et elle s'engage dans l'allée bordée d'un jardin soigneusement entretenu. L'éclat de chaque luminaire dissipe l'obscurité et souligne les couleurs de l'automne. Elle gare la voiture sous le *carport* puis descend pour ouvrir la portière à Rose qui s'est détachée.

— Tu es fatiguée, mon chat ! dit Angèle en prenant sa fille dans ses bras. Rose n'a pas l'habitude de rentrer aussi tard puisque Clara la récupérerait à la sortie des classes. À cette heure, elle était déjà douchée, en pyjama et presque prête à dîner.

Elle ouvre la porte.

— Vous permettez ? Je passe aux toilettes et je suis à vous. Vous pouvez laisser vos affaires ici, propose-t-elle en désignant le portemanteau du couloir où elle-même abandonne son sac et sa veste. Rose, emmène Louise dans le salon.

— Tu viens ? dit la petite fille en tendant la main à son ASEM.

Assise sur le canapé, Louise lit un album à Rose. La vue de ce tableau arrache un sourire à Angèle qui les rejoint dans le salon.

— C'est son histoire préférée. Si vous commencez, elle vous la réclamera sans arrêt !

— Ce n'est pas grave, je suis là pour ça, répond Louise avec un clin d'œil avant de replonger dans le livre.

— Excusez-moi, l'interrompt Angèle. Il est tard. J'aimerais vous expliquer tout ce que vous avez à savoir. Vous la lui raconterez une prochaine fois.

L'ASEM referme l'album et se lève.

— Oh, non ! râle Rose. Je veux mon histoire.

— Demain, mon chat. D'accord ? Là, on a plein de choses à faire. Viens, on va faire visiter notre maison à Louise.

Cette perspective enchante la fillette qui a oublié qu'on ne lui a pas lu jusqu'au bout le récit qu'elle connaît par cœur.

— Au fait, voici Croustille, dit Angèle en prenant le matou dans ses bras.

Ce dernier, qui sommeillait dans un recoin de la villa, s'est empressé de venir se frotter aux jambes de sa maîtresse dès qu'il a entendu sa voix. Louise le caresse entre les deux oreilles, Croustille se met aussitôt à ronronner.

Le félin calé dans le creux de ses coudes, Angèle mène la visite. Louise écoute, enregistre, rassure de ses sourires, pose des questions. Dans la cuisine, après avoir sorti un cahier d'un tiroir, Angèle entreprend de lister les habitudes de Rose, les horaires à respecter.

— Pas de cochonneries, je fais très attention à ce que je mets dans nos assiettes. Trente minutes maximum de télévision par jour et dès qu'il fait beau, ouste, dans le jardin ! J'attends de vous que vous stimuliez Rose, une fois toutes les tâches obligatoires accomplies.

Angèle découpe soigneusement la page avec des ciseaux et aimante la liste sur le frigo.

— Le mercredi, quand ma mère ne peut pas la garder, Rose va au centre aéré. Mais j'aurais aimé qu'elle puisse rester à la maison se reposer toutes les semaines. Surtout maintenant qu'elle va rentrer plus tard après l'école puisqu'elle devra attendre que vous ayez fini votre journée. Est-ce que ça vous dirait de venir tous les mercredis ? propose Angèle.

Après un temps d'hésitation, Louise accepte.

— Avec plaisir, Angèle.

Cette dernière sent ses épaules se relâcher et avale une grosse goulée d'air. Elle réalise qu'elle était restée en apnée. La crainte que Louise se désiste au dernier moment, qu'elle découvre quelque chose qui lui déplaît chez elle, qu'elle constate que, finalement, Rose ne l'apprécie pas.

— C'est super, merci beaucoup. Vous pouvez commencer dès ce mercredi ?

— Oui, c'est possible.

— C'est parfait !

Satisfaite, Angèle étire ses lèvres. Puis elle pivote vers Rose.

— Tu entends ça, mon chat ? Louise va s'occuper de toi, à présent.

— Ouuuuuuuu !

Rose tournoie sur elle-même, faisant virevolter ses boucles.

— Louise, Louise, Louise ! clame la petite fille, en sautillant.

— Je vais être honnête, je continuerai à chercher quelqu'un d'autre qui puisse récupérer Rose plus tôt le soir.

— Je comprends. Vous pouvez compter sur moi en attendant. Excusez-moi, mais vous ne les remettez pas dans le tiroir ?

Les yeux d'Angèle suivent ceux de Louise. Rougissante, elle saisit les ciseaux qu'elle range à leur place. Puis elle installe sa fille sur le rehausseur fixé à un tabouret du comptoir. Elle réchauffe une poêlée de légumes qu'elle vient de sortir du congélateur. Ses gestes sont brusques, elle n'aime pas être prise en défaut. Après un temps de silence, elle poursuit ses explications.

— Généralement, vous trouverez le repas de Rose dans une boîte, dans le frigo. Si je n'ai pas eu le temps de préparer quoi que ce soit la veille, je vous laisserai une note avec des consignes. Je rentre vers 19 h 30, parfois plus tard. Quant à Léo...

Angèle grimace tout en levant les sourcils.

— Bref, mieux vaut ne pas compter sur lui. Mais au fait ! Et vous ? Votre mari ? Votre fils ? Ce n'est pas un problème si vous ne rentrez pas chez vous après la garderie ?

— Je vis seule. Je suis divorcée et Enzo est en pension.

— En pension ? Mais quel âge a-t-il ? s'étonne Angèle, sourcils froncés.

Elle donne environ trente-cinq ans à Louise. Elle ne pensait pas qu'elle pouvait avoir un enfant en âge de vivre sans ses parents.

— Il n'a que onze ans. Mais il possède une intelligence supérieure, on a dû lui trouver un établissement spécialisé.

Angèle lance un petit sifflement admiratif.

— Eh bien, sacrée expérience ! Il habite loin ?

— Oui. Trop loin. Il étudie à Nice, je ne le vois pas souvent, explique Louise tandis qu'un voile de tristesse obscurcit ses prunelles.

— Désolée, je ne voulais pas... Allez, mon chat, tes légumes sont prêts, claironne Angèle d'un ton joyeux pour congédier la morosité.

Rose souffle.

— Pas les légumes !

— C'est pour devenir grande et belle. Zou, à table !

Angèle remplit l'assiette de la fillette sans se soucier de ses protestations.

— Bon appétit !

Rose renifle le contenu et plisse le nez avec une moue de dégoût. Elle promène sa fourchette dans la julienne surgelée.

— Mange ! Dépêche-toi.

Angèle retourne la montre autour de son poignet.

— Non, mais ce n'est pas possible, tu devrais déjà dormir ! Tiens, dit Angèle qui a piqué des légumes avec une autre fourchette. Ouvre la bouche.

— Non ! Je veux pas !

Rose croise les bras sur sa poitrine. Menton baissé vers les genoux, elle agite ses boucles avec vigueur.

— Mais tu les adores, d’habitude ! Je vous assure que c’est sa poêlée préférée, se justifie-t-elle auprès de Louise qui les observe. Allez, Rose, arrête ton cirque !

— Vous voulez que j’essaie ?

— Volontiers ! Je sens que je ne vais pas avoir la patience !

Elle tend la fourchette à Louise qui transforme sa voix :

— Mais que vois-je ? Le royaume des légumes !

Son air théâtral et ses mots captent aussitôt l’attention de Rose qui se redresse.

— Et là ? Mais c’est... ! Mais oui, c’est Rose ! La princesse qui doit sauver les légumes prisonniers de la méchante assiette. C’est bien toi, Rose ? Tu veux les aider ?

Interpellée par l’histoire, la petite fille acquiesce.

— Vite, avale une carotte ! Elle est remplie de pouvoirs magiques qui vont te rendre assez forte pour secourir les autres prisonniers, ajoute Louise avec des inflexions mystérieuses.

Rose ouvre la bouche et engouffre la carotte que lui tend la nounou. Elle parvient à convaincre l’enfant d’engloutir une deuxième fournée. Ébahie, Angèle goberait presque les mouches. Elle en profite pour s’éclipser sur la terrasse ; une pause cigarette en compagnie des ronronnements de Croustille et d’un porto la détendra. Quand elle les rejoint, Rose a fini sa portion, elle dévore son yaourt. Louise essuie la vaisselle qu’elle a lavée.

— Je n’en reviens pas ! Vous êtes une vraie magicienne.

— Les enfants, ça demande beaucoup d’attention. J’imagine que vous le savez déjà.

Louise la fixe. Face au silence d’Angèle qui semble absente, elle reprend avec un doux sourire :

— Je vais y aller. Merci pour la proposition d’emploi. À demain ?

Angèle ne répond pas. Le poids invisible qui s’est soudainement abattu sur sa poitrine entrave sa respiration. Son sang, animé d’une énergie incontrôlable, parcourt ses veines avec une intensité déconcertante. Il bouillonne dans tout son corps.

— À demain, réussit-elle à articuler malgré ses pensées tourbillonnantes.

Elle raccompagne la nounou jusque dans le hall d’entrée, affiche un sourire de façade bien que son cœur continue sa course effrénée. Quand la porte se rabat derrière Louise, Angèle ferme les yeux et lutte contre le malaise qui menace de l’engloutir. Dans sa tête, ce bruit immonde revient à l’assaut : *squish squish squish*. Et puis le bleu. Et le silence alentour, alors qu’intérieurement ses hurlements déchirent ses poumons. Une petite voix dans la cuisine la rappelle au présent.

— Maman ?

— J’arrive, mon chat.

Angèle se frotte le visage puis rejoint sa fille.

— Maman est là, mon chat. Elle sera toujours là. Tu n’as pas à t’inquiéter.

Et elle serre Rose. Très fort. Au même moment, la porte d’entrée claque. Angèle se ressaisit. À chaque jour sa peine, ses difficultés de couple suffisent.

Fragments d'une vérité cachée

L'heure de la délivrance sonne enfin. J'attrape ma veste d'un geste mécanique. Une collègue me lance un regard furtif. Je l'évite. Je me concentre sur la sensation du cuir de mon sac à main contre ma paume. Je n'ai pas la force de supporter son intérêt morbide. Même si je ne connais pas ces nouveaux collaborateurs, tout le monde semble savoir que j'ai sombré. Tout finit toujours par s'ébruiter dans ce petit univers institutionnel. Je traverse les couloirs la tête basse. Ça fait mal d'imaginer que tout le monde sait. Que tout le monde lit la tragédie gravée sur mon visage. Je pousse la porte de sortie avec soulagement. Seule, enfin. Je m'engouffre dans l'agitation urbaine. La ville. La foule où je redeviens une anonyme. Tout cela me paraît irréel. Des couleurs trop vives. Des sons trop forts. Un brouhaha désynchronisé. Des mouvements désaccordés. Comme dans un film mal doublé sur lequel on aurait ajouté trop de contraste, pour lequel on aurait recruté trop de figurants.

Cigarette en bouche, je déambule. J'ai l'impression d'avoir perdu mon chemin. Égarée pour l'éternité. Engloutie dans le bleu infini. Le bleu. L'infini. Je lève la tête, mets ma main en visière pour me protéger des quelques rares rayons de soleil qui se faufilent dans les artères citadines. Quelques bribes azurées me parviennent. Le ciel. Là-haut. Là-bas. Un autre monde. Mon monde.

Je laisse retomber ma main contre ma cuisse. Me focalise sur mes pieds que j'aligne sur le trottoir. Me reconnecte malgré moi au flot incessant de la fébrilité urbaine qui circule librement. Un flot que je ne regarde pas. Je fixe mes sandales. J'avance sans bruit. J'évite les autres en me concentrant sur leurs jambes. Des jambes nues. Des jambes en collants. Des jambes fuselées. Des jambes à gros mollets. Des jambes tatouées. Des jambes écorchées. Des jambes hésitantes, poilues, en jean ou squelettiques. Qui pressent le pas. Qui se traînent. Autant de paires qui me dépassent, qui avancent, que je croise. Une multitude de jambes comme je n'en avais pas vu depuis longtemps... C'est étrange. C'est une énergie qui ne m'est plus familière. Le monde extérieur est si vibrant. Il bouillonne. Il contraste avec mon monde intérieur. Sombre et silencieux.

Les rues grouillent de personnes engagées dans leurs propres urgences, leurs propres drames. J'avance parmi eux comme une somnambule. Je presse mon sac contre mon flanc. Les gens me frôlent. Ou plutôt, ils me traversent. Comme si j'étais devenue un spectre. Une ombre sans substance. Un homme me bouscule plus vivement que les autres. Je recule d'un pas sous le choc. M'immobilise au milieu du trottoir. Masse mon épaule dans un geste automatique. Il ne s'excuse pas. Trop absorbé par son téléphone. Comme si j'étais transparente, intangible. Est-ce que je suis comme ça désormais ? Inutile ? Dépouillée ? Tel un poulet vivant auquel on aurait tranché la gorge avant de lui vider les tripes, dans l'indifférence la plus totale des atrocités qu'on lui inflige.

Dans une vitrine, je croise mon reflet. Grise. Je suis grise. J'ai cent ans. Les sons de la ville

m'agressent. Le grondement de la circulation. Le bourdonnement des conversations. Le grincement des freins. Les rires et les cris des enfants. Ils me frappent comme une vague. M'immergent dans une réalité que j'ai évitée pendant si longtemps. Lentement, je reprends ma marche. Je fais un pas en avant, puis un deuxième. Je me remets en mouvement. Me force à avancer.

Quand je rentre chez mes parents, c'est comme si je franchissais le seuil d'un autre monde. Je retiens la porte pour la refermer sans bruit. Tout est calme. Les odeurs s'enroulent autour de moi. Des effluves de viande rôtie, de carottes Vichy et de chagrin. Je glisse silencieusement dans la maison. J'espère échapper au repas. Je n'ai pas faim. Je n'ai plus faim. Alexandre Roy m'a pris beaucoup : mon appétit, mon avenir, ma joie, mon sommeil, mes entrailles, mes projets.

Ma Vie.

Il m'a volé ma Vie.

— Tu es rentrée ? demande ma mère sans se retourner.

Depuis le couloir, je l'aperçois, penchée au-dessus d'une sauteuse fumante. Je hoche la tête, même si elle ne peut pas me voir. Pour la rassurer. Bien qu'elle puisse percevoir ma tristesse, mon désespoir. Comme s'ils étaient siens. Parce qu'ils sont siens. C'est viscéral. Le chagrin nous consume tous. Il coule également dans les veines de mes parents. Il empoigne chaque fibre de notre être, chaque cellule de notre corps. Il est devenu une partie de notre anatomie. Aussi réel que notre sang, nos os, nos organes, nos tripes. Le chagrin a une odeur qui gangrène notre appartement et nous pourchasse jusqu'à l'extérieur. C'est une puanteur, une fragrance putride qui s'agrippe à notre peau et se claquemure au fond de nos narines. C'est un parfum tenace de vieille pluie sur l'asphalte. Un mélange terreux d'automne mourant et de feuilles pourries. Un relent fétide de rat crevé qui s'imprègne. Nous prend à la gorge. Nous emplit les poumons. Il nous poursuit, indélébile. Avec sa texture de laine râpeuse. Qui gratte. Qui irrite. Qui brûle comme le citron sur une plaie ouverte. C'est une peine tangible. Un mal qui nous dévore, le chagrin. Il n'est pas simplement ressenti. Il est vécu. Éprouvé. À chaque seconde.

Il hante les replis de nos pensées, se terre dans les recoins de notre âme. C'est ça, le chagrin. Un adversaire redoutable. Il ne nous laisse jamais tranquilles. Jamais. Toujours là. Toujours présent. Même quand on imagine qu'on l'a vaincu, il revient en force. Plus puissant. Plus tenace. On ne peut pas l'ignorer. On doit l'affronter, le vivre, le sentir. Tous les jours. Il est devenu une partie de nous, une extension de nous. Il n'y a pas de répit, pas d'échappatoire. Il est là, toujours là. Encore là. Là. Il est devenu notre identité, le chagrin.

Parce qu'un jour, il y a eu Alexandre Roy.

Et depuis, nous sommes le chagrin.

Malgré ça, je m'efforce de sourire alors que ma mère se retourne pour me regarder. Ses iris, autrefois vifs et étincelants, brillent désormais d'une lueur terne et inquiète. Elle a vieilli en même temps que moi. Elle a deux cents ans.

— Je vais bien, maman.

Elle penche la tête. M'observe. Fouille mes prunelles avec les siennes. Un triste sourire tente

de décorer ses lèvres fines.

— Papa rentre bientôt. On pourra manger, m'explique-t-elle.

Elle n'ajoute rien de plus. Elle n'attend pas de réponse. Elle ne compte plus le nombre de fois où je m'assieds à leurs côtés sans toucher à mon assiette. Puis elle acquiesce à des mots que je n'ai pas prononcés, comme pour m'autoriser à quitter la pièce. Elle me tourne le dos, plonge une cuillère de bois dans la sauteuse.

Je me replie dans ma chambre, celle où j'ai grandi. Celle où se mêlent le parfum familial de l'ancien et celui du connu. Mon refuge. Je m'allonge sur la couette sans ôter mes chaussures. J'ouvre le tiroir de ma table de chevet. C'est plus fort que moi. Je saisis le cahier. Celui où j'ai collé deux coupures de presse. Je relis les quatre lignes qui résument le procès et le verdict. Quatre lignes pour un chagrin éternel. Un rien face à l'infini.

Trois petits coups sont frappés à la porte. Mon père entre. Il me voit ranger mon cahier à la hâte. Son expression se fige. Un mélange d'incompréhension et de douleur traverse ses yeux avant qu'il ne se force à afficher une mine neutre. Il a toujours été doué pour cela. Camoufler les sentiments indésirables.

— Je... Tu as bien fait d'aller au travail, lance-t-il, d'une voix mal assurée. Ça t'aidera à... à avancer, dit-il en s'approchant de mon lit.

Je fronce les sourcils. Je résiste à l'envie de répondre. De lui dire qu'avancer ne signifie pas oublier. Qu'il est impossible d'oublier. Alors je me tais. Je me redresse pour m'asseoir et hoche la tête en signe d'acquiescement. Il paraît soulagé. Peut-être parce que j'ai donné l'illusion d'être d'accord avec lui. Peut-être parce qu'il espère que je vais reprendre une vie normale. Tôt ou tard.

— Tu as passé une bonne journée ? s'inquiète-t-il.

— Ça va.

Face à ma réponse laconique, il soupire doucement. Une de ses mains, veineuse et usée par le temps, s'élève, comme pour me toucher, mais retombe presque aussitôt. Il n'est pas à l'aise. Il ignore comment jouer le rôle du père qui console. Il n'a pas les mots ni les gestes. C'est un spectacle déchirant. Voir l'homme qui a toujours incarné une figure de force et de confiance, si vulnérable, si perdu... Alors je me lève et mes bras s'enroulent autour de son buste, cherchant à établir le contact qu'il n'a pas pu, pas su créer. Pour lui. Pour moi. La surprise le fait tressaillir. Son corps se rigidifie un instant avant de se détendre. Ses bras m'encerclent avec maladresse. Un geste qu'il n'a pas effectué depuis longtemps. Un geste de tendresse, de protection. Un geste de père. Un geste dont j'ai besoin.

Et alors, on reste là, engloutis dans notre étreinte silencieuse. Son souffle chaud et saccadé se déverse sur mon front. J'absorbe chaque battement de son cœur dans ma poitrine. Peu à peu, sa respiration se fait plus lente, plus mesurée. Il y a dans cet instant de tendresse la cicatrice de notre désespoir. Ainsi qu'une tentative de reconforter. C'est comme si nous essayions de recoller les morceaux, de reconstruire quelque chose à partir de ces fragments éparpillés de nos vies. Les émotions se déversent de moi. C'est une tristesse brutale et crue. Je sens celle de mon père se répercuter dans chaque cellule de mon corps. Elle est lourde et amère. C'est un fardeau qu'il porte avec une dignité silencieuse.

Et pourtant, malgré la douleur, il y a aussi une sorte de paix. Une tranquillité qui s'infiltré lentement dans la tempête. Parce que, dans cette tempête qui fait rage, nous ne sommes pas seuls. Nous continuons à nous montrer présents l'un pour l'autre. Pour l'instant, c'est immense.

Je relâche mon étreinte. Avec une infinie tendresse, mon père remet une mèche de mes cheveux à sa place. Puis, avec des mots, il m'affirme ce que son corps m'a déjà dit.

— Je serai toujours là.

Il dépose un baiser sur mon front, s'éloigne. Se retourne sur le pas de la porte.

— Tu devrais... Tu devrais arrêter de lire ces articles de presse.

Il me fixe brièvement, puis baisse les yeux vers le sol. Je garde le silence. Parce que je ne peux rien lui promettre. Avant de partir, il me jette un dernier regard. Un mélange de crainte et d'impuissance qui me serre le ventre. Alors je force un sourire. Pour lui. Pour lui signifier qu'il n'a pas à s'inquiéter. Que ça va aller mieux maintenant que je suis sortie de ma dépression. Mais au fond de moi, je sais que c'est faux. Je suis perdue. Et j'ignore comment retrouver celle que j'étais avec ce trou dans le cœur.